

Joseph Vente raconte...

Cinq ans prisonnier en Allemagne

(1940-1945)

Cahier de Village de Forez

Montbrison

2005

Préface

Cinq ans, ça fait long. On ne se voyait plus revenir. On n'avait plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout...

Cinq ans prisonnier en Allemagne. Ce récit marque le désir de Joseph Vente de faire connaître et garder en mémoire ce qu'ont été en fait neuf années de sa vie, neuf années gâchées par un service militaire et une guerre qu'il n'avait pas choisis.

Les souvenirs de Joseph Vente relatent des faits avec précision, sans haine, laissant apparaître des signes d'amitié envers ses camarades, du respect et même de l'affection vis-à-vis d'Allemands qui n'étaient pas tous des nazis.

Que ce récit permette aux générations d'aujourd'hui et de demain, de connaître ce que fut l'épisode tragique de la vie d'un homme ordinaire de chez nous.

Cette guerre, la dernière on l'espère, aura toutefois fait naître l'idée d'une Europe juste, unie et solidaire. Aujourd'hui cette Europe se construit, elle n'est pas parfaite bien sûr, mais elle a su montrer son efficacité en garantissant la paix entre nos deux pays depuis plus d'un demi-siècle.

Merci Joseph, vous le témoin d'une époque, d'avoir bien voulu faire part de votre passé.

29 juillet 2005

Henri Clairet

maire de Saint-Jean-Soleymieux

Remerciements

L'auteur remercie bien sincèrement tous ceux qui l'ont aidé pour la publication de ses souvenirs, notamment : Henri Clairet, maire de Saint-Jean-Soleymieux, Maurice Damon, Joseph Barou et les responsables de Village de Forez et du Centre Social de Montbrison.

Introduction

Cinq années de captivité en Allemagne, précédées de deux années de service militaire : ainsi aura passé la jeunesse de Joseph Vente, comme celle de bien d'autres hommes de sa génération. Il livre ici ses souvenirs, recueillis et transcrits par son voisin Joseph Barou.

Qu'est-ce qui, soixante ans plus tard, reste marqué dans la mémoire de Joseph Vente ? De la période de service militaire, à Colmar, ni de la guerre, au cours de laquelle *on ne s'est presque pas battu*, il ne parle longtemps. La période qui le retient le plus, c'est celle pendant laquelle, prisonnier de guerre et parqué dans un camp, il a travaillé dans une fabrique de plaques de ciment puis chez un agriculteur.

Le lecteur sera marqué par l'évocation de la tristesse qu'éprouve Joseph de n'être *guère plus qu'une bête* au cours de ces cinq années, à cause de l'ignorance dans laquelle lui et ses camarades sont de la situation militaire et politique, de l'éloignement, du confinement, de la grande frustration de ne pouvoir parler la langue du pays qui le retient captif. Ne sachant rien de ce qui se passe, n'ayant que très peu de nouvelles du pays, il dit se désintéresser alors de tout : *Plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout.*

Il raconte : les conditions de vie dans les camps, le sol dur et la paille sur laquelle on dort avec les poux, les privations, les faux espoirs de retour, l'interminable attente... *C'est difficile à croire : cinq ans !* Malgré cela, il laisse l'impression d'être sans rancune, un homme de paix pour qui importent, à l'époque de sa captivité comme aujourd'hui, les gestes symboliques de rapprochement entre Français et Allemands. Avec pudeur, il livre des anecdotes qui laissent percevoir ses opinions. Son jugement est sobre : il ne juge pas s'il ne sait pas, sinon *on ne parlerait pas comme il faut*. La guerre, dont il dit à plusieurs reprises qu'il ne savait rien, lui semble étrangère, d'autant qu'il dit, "là-bas", n'avoir *pas trouvé le vrai nazi*. Son point de vue pourrait être illustré cependant par le sort qui est fait, et qu'il a le soin de noter, aux images des personnages tristement célèbres d'alors : celle de Pétain, affichée dans le camp, *personne n'y portait attention* ; celle d'Hitler, l'agriculteur chez qui il travaillait l'avait *dans sa maison mais il ne l'affichait pas*.

Que nous dit de lui Joseph Vente ? Peu de choses. Fils de paysan de la montagne forézienne, catholique, il a fréquenté l'école. Il évoque au passage sa mère, deux frères, comme lui mobilisés, une sœur. On comprend que la famille n'est pas des plus aisées. C'est avec le regard, le savoir, les convictions, la manière de penser et d'agir d'un jeune montagnard forézien qu'il observe et commente ce qui l'entoure. La comparaison est sa méthode d'observation ; son point central de comparaison est à Gumières. Que voit-il ? Qu'a-t-il retenu qui lui paraît devoir être livré ?

D'abord, il sait à quel niveau il est situé dans une hiérarchie sociale dont il connaît les échelons, et que diverses situations vont confirmer. Ne se sous-estimant pas, il a conscience de la relative supériorité qu'il tire de savoir lire et écrire, à la différence de plusieurs de ses camarades, tel ce pauvre "beauseigne" de la Haute-Loire qui, *pas bien instruit (...), l'était encore moins que moi*, ne savait ni prendre le train ni *"ire la boîte aux lettres*, et finalement, *ne savait rien du tout*. Mais, s'il le fallait, les circonstances lui rappelleraient quelle est sa place, plutôt vers le bas de l'échelle. Au service militaire, il joue, à l'occasion, le rôle de domestique lors des réceptions qu'officiers et civils, "ces messieurs", organisent en ville ou "chez madame", l'épouse du colonel. Un de ses camarades prisonniers, originaire de l'Allier, avait *"peut-être 60 vaches. C'était une grosse, grosse propriété"*, a-t-il retenu, *ce qui n'était pas le cas des fermes de Gumières*. Prisonnier et ouvrier agricole à la fois, celui pour qui il travaille est, selon le terme forézien, son "patron". Fils de paysan, il trouve que ce patron - à qui il porte de l'estime -, vieil homme qui avait tenu un grand restaurant à Berlin avant de revenir au pays avec son frère, *n'était pas un vrai paysan* : c'est comme le constat d'un défaut originel, au point qu'il n'a jamais pu se rendre compte

s'il avait un bon commandement ou pas, comme aurait su en juger un valet de ferme forézien face à vrai cultivateur, de 50 ou 60 ans.

Il porte un regard curieux sur les diverses pratiques et techniques qu'il découvre. C'est l'agriculture qui, occupant le plus longtemps la conversation, lui fournit son plus grand sujet d'observation et d'étonnement. Le soir au camp, il discute avec ses camarades, tous "fils de paysans", chacun parlant *de son coin, de ce qu'il faisait, de chez lui, de ci, de ça*. Mais c'est surtout dans ce qu'il voit chaque jour à la ferme que tout lui apparaît si différent. Au premier regard, dans ce pays *plat comme la table là-bas en Saxe*, quand on lui montre les champs : *Ce n'était pas morcelé comme chez nous, c'était d'un seul tenant*. Une ferme entre quatre bornes : l'objectif sans cesse rêvé, et rarement atteint, par les générations de paysans foréziens ! L'agriculture de la campagne saxonne réserve au Forézien bien d'autres surprises : une machine à traire, des machines à planter les pommes de terre dont, à Gumières alors, on ignorait même l'existence, une moissonneuse-lieuse, une batteuse, une machine électrique à couper la paille, des faucheuses quand *chez nous, on moissonnait encore tout au volant, on fauchait à la faux*, les engrais, que *chez nous, à Gumières, on ne connaissait même pas*. Le constat est celui de l'observateur : *Ces paysans étaient déjà en avance pour bien des choses*. Le commentaire, celui du travailleur : *C'était du travail moins pénible qu'en France*.

L'étonnement du paysan ne se limite pas aux aspects du métier agricole proprement dit. La référence au mode de vie à Gumières le fait s'intéresser à tout ce qui en diffère dans ce qu'il voit de la vie quotidienne allemande : la propreté dans les rues et les étables, le confort et la coquetterie à l'intérieur des maisons quand sa mère *balayait encore avec un balai en genêt*, les habitudes alimentaires - *c'était tout différent de chez nous* -, les soins aux malades, le culte des morts, la religion...

Ses qualités d'observateur attentif amènent le captif à une sorte de proximité, voire d'intimité, avec ceux qui, malgré lui et malgré eux, l'accueillent : il nous parle des hernies et des habitudes de rasage du patron, des soins particuliers qui lui ont été donnés à l'occasion d'une angine, de ses relations avec les membres de la famille et celle des locataires, du cadeau d'une bague que lui fait la petite-fille du patron, de la mort d'un voisin... Signe et témoin de la relation établie, il a *une photo qu'ils m'avaient donnée après les noces d'or du patron* (page 25).

Le jeune paysan de Gumières qui, comme ses camarades, pensant être bientôt libéré, *n'a pas cherché à s'évader*, aura donc passé cinq années captif. Les pages qui suivent, en même temps qu'elles en sont le souvenir, en dressent une sorte de bilan, paradoxal : souffrance d'une jeunesse sacrifiée, découverte d'un autre monde.

Maurice Damon

Village de Forez

Joseph Vente raconte...

Le service militaire

Moi, Joseph Vente, en 1936, j'ai été incorporé le 15 octobre 1936 (la loi était alors de deux ans) pour mon service militaire à Colmar. Comme je suis né le 12 janvier 1916, je suis parti avec la classe 35. Donc, pendant deux années, de 1936 à 1938, j'ai été soldat à Colmar.



Joseph Vente, soldat au 4^e régiment d'artillerie, à Colmar, en 1937

La photo a été prise chez un photographe de Strasbourg. La pose est très conventionnelle : uniforme de fantaisie, air sérieux et décidé. La main droite tient des gants et une cigarette, la main gauche une cravache serrée sous le bras. Un beau volume relié est posé sur l'élégant guéridon. Photographie *J. Fromm* 13, rue Vauban, Strasbourg, en face de la caserne "Bataille 1^{er} Génie" [photo de professionnel, 9 x 14].

De Colmar à Mailly-le-Camp

Le régiment est parti en manœuvres à Mailly (en Champagne). On a mis dix-sept jours, à pied et à cheval, de Colmar à Mailly en traversant les Vosges. Tous les 4 ou 5 jours, il y avait une halte, un jour de repos. Un adjudant montait en avant en reconnaissance pour occuper le terrain où on campait une journée avec les chevaux.

Le régiment est resté un mois au camp de Mailly à faire des manœuvres, des tirs. Et après, moi, je suis revenu par le train parce que le cheval du colonel revenait par le train et moi je devais accompagner le cheval. Les autres sont revenus à cheval, mais moi par le train !



1936, Colmar

Colmar, Joseph Vente (le 12^e en partant de la droite) au milieu des jeunes recrues dans la cour du quartier Voltaire. La caserne était à la sortie de la ville sur la route de Strasbourg. Les soldats portent un calot et un treillis de travail blanchâtre. Au centre, en tenue de sortie et avec un képi, se tient le brigadier, un jeune engagé, "assez hargneux" parce qu'il voulait avoir du galon. A l'arrière-plan on peut voir les selleries et, suspendues à des potences, les selles, les brides et les bricoles, toutes pièces de harnachement qui devaient être soigneusement briquées. Certains soldats tiennent le bouchon et la brosse en soies car les chevaux demandent beaucoup de soins [carte postale, 9 x 14].

La grande illusion¹

Pour le tournage du film *La grande illusion* j'ai été habillé en sous-lieutenant anglais de la guerre de 14-18. C'était en 1937, à Colmar, à la première batterie. Dans la cour de la caserne, un camp en carré avait été monté, avec des fils barbelés et une porte gardée. Nous [les figurants], on était autour. Certains avec des uniformes américains, d'autres anglais. Je ne me rappelle pas qui étaient les grandes vedettes du film. Le film est sorti, il y a eu la guerre, tout ça, et je n'ai jamais eu l'occasion de le voir. On avait peut-être un ou deux francs de plus. Le tournage a bien duré une dizaine de jours, après on a repris la vie comme avant.

¹ Ce film réalisé par Jean Renoir a été tourné au cours de l'hiver 1936-1937 à Colmar et au Haut-Kœnigsbourg pour les extérieurs avec comme principaux acteurs Pierre Fresnay (capitaine Bœldieu) et Jean Gabin (lieutenant Maréchal). Jean Dasté avait le rôle de l'instituteur.



En 1937, Joseph Vente filmé pour *La grande illusion*

Joseph Vente (le 3^e à partir de la gauche) avec des figurants pour le film *La grande illusion*, Colmar, 1937. Une partie du film a été tournée dans la vaste cour du quartier Voltaire du 4^e d'artillerie. Un camp entouré de barbelés y avait été reconstitué. L'armée prêtait des militaires pour jouer le rôle de figurants. Une petite indemnité leur était versée. Le tournage a duré une dizaine de jours. Joseph Vente a, ici, revêtu un uniforme de sous-lieutenant anglais [carte postale, 9 x 14].



Joseph Vente en tenue d'officier anglais pour le tournage de *La Grande illusion*
[photo 8 x 5,5]

Ordonnance du colonel

Les officiers avaient droit à une ordonnance. Souvent c'était un mobilisé du service auxiliaire qui ne portait pas d'arme. A Colmar l'ordonnance de notre colonel était un membre du service auxiliaire. Il n'avait pas le droit de monter à cheval. Le colonel avait deux chevaux pour lui mais il ne les montait presque jamais. Alors j'avais été désigné pour aller en ville à vélo, chez lui, pour promener ses chevaux. Un des chevaux s'appelait *Farandole*, je l'ai en photo dans la cour de la caserne.

Quand j'avais fini la sortie, $\frac{3}{4}$ d'heure, 1 heure après, je reprenais mon vélo et je montais en ville. L'auxiliaire faisait les douches aux pattes des chevaux, leur nettoyait les sabots et les brossait.



Joseph Vente, dans la cour du quartier Voltaire à Colmar, 1937

Il tient par la bride Farandole, le cheval du colonel qu'il est chargé de monter pour la promenade quotidienne. Il porte encore la tenue bleue (celle de 1914-1918) et est coiffé du bonnet de police. Plus tard la tenue bleu horizon sera remplacée par la tenue kaki [photo 7 x 11].

Cet auxiliaire était de la Haute-Loire. Beauseigne ! Un grand maigriot, bien gentil, un brave garçon mais il n'était pas bien instruit. Moi je ne l'étais pas mais lui l'était encore moins que moi. Il pouvait pas faire une lettre. Quand on a eu la première permission il ne voulait pas s'en aller. Il disait : "Je ne sais pas prendre le train". Il ne savait rien du tout. Un camarade l'a accompagné

pour les premières permissions de huit jours de la Noël. Il lui a pris son billet à la gare parce qu'il fallait avoir ses papiers militaires et les présenter au chef de gare pour avoir une réduction. On ne payait, je crois, que le quart du tarif.

Alors, par exemple, on pouvait pas lui faire porter les plis. Il savait pas lire la boîte aux lettres. Mais pour cirer les parquets, laver par terre, ça, il le faisait. Comme il ne pouvait pas monter à cheval je sortais les chevaux puis j'allais en ville pour faire tout ce qu'il n'avait pas pu faire.

Je portais aussi les cartes d'invitation quand, entre officiers et amis, il y avait une réception : telle adresse, telle rue à Colmar. Pour ces réceptions nous devions attendre ces officiers à la montée d'escalier. Il fallait leur prendre le képi pour le mettre au portemanteau. S'ils enlevaient la capote, la mettre au portemanteau. Ensuite attendre ces messieurs jusqu'à ce que la cérémonie soit finie et redonner le manteau et le képi.

La première année la dame du colonel allait à Orbey en vacances avec ses deux enfants de 10, 12 ans. Une fois par semaine, je prenais le train pour aller cirer les chaussures et faire des travaux chez madame... Ca ne me coûtait rien, le colonel me donnait 10 F par mois parce qu'on n'était pas payé. Moi ma mère ne pouvait pas m'envoyer d'argent et ça m'arrangeait.

J'ai été libéré à la fin d'octobre, en 1938.

En 1939, le 19 mars, j'ai été rappelé pour une période de 21 jours. Mais, hélas ! j'ai été maintenu jusqu'en septembre à cause de la déclaration de la guerre, la guerre de 1939. A la déclaration de la guerre, j'étais à Colmar bien sûr. Je suis parti avec mon régiment, le 4^e d'artillerie, à Colmar sur le bord du Rhin.

Et pendant un mois je suis resté avec les jeunes incorporés, le temps d'attendre le retour des permissionnaires pour que le régiment soit complet. Après on nous a emmenés du côté de Reims pour former une batterie qui s'appelait la B 111. Et puis, quelques jours après, on nous donne une permission de 15 jours. Mais au rapport de onze heures, la permission en main, on nous dit : "La permission est supprimée". Ils ont organisé ce régiment et on est allés du côté du Chemin des Dames... Je suis revenu chez moi six ans après.

La guerre est déclarée

Le canon de 75

Le 75 était le seul "outil" qu'on avait mais on ne s'est presque pas battu. Pour un canon, il y avait 6 chevaux attelés par couple dont trois étaient montés en selle. Le canon était attelé à l'avant-train. Pour mettre le canon en position de tir les conducteurs enlevaient l'avant-train et l'emmenaient en arrière. Il fallait relever le canon, le mettre sur son frein. Alors il ne pouvait plus rouler.

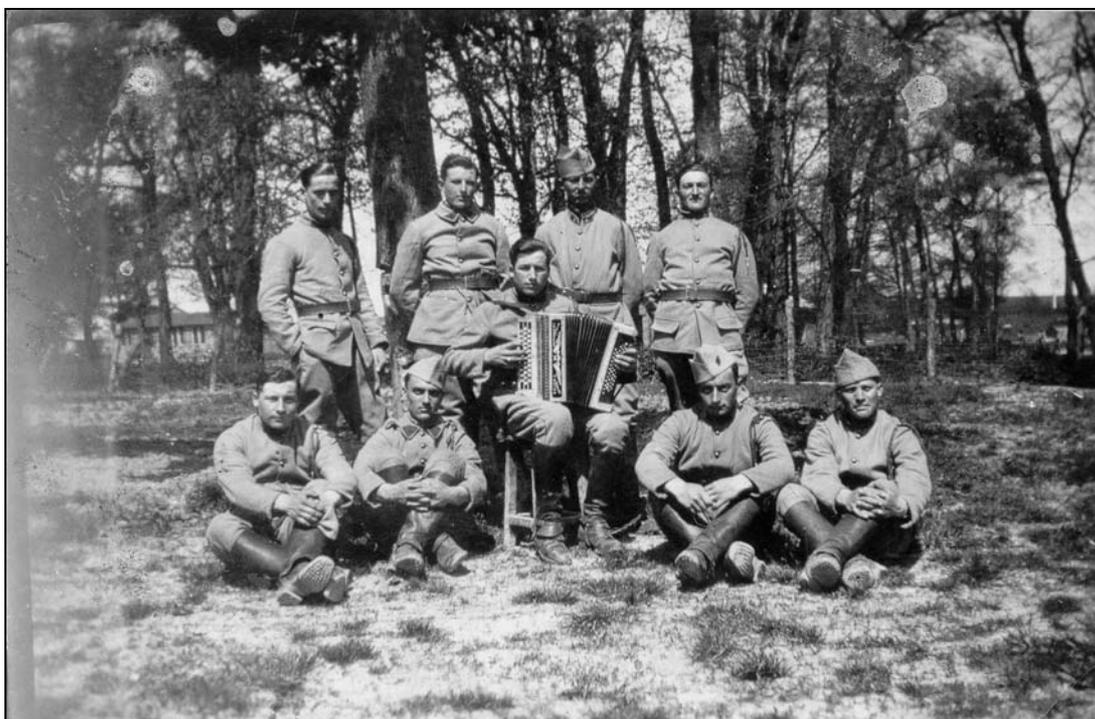
Dans l'artillerie au départ j'ai été convoyeur. Mais 6 mois après, on m'avait changé, on m'avait appris le pointage. J'étais servant, assis avec d'autres à côté de moi, sur le siège du canon. Il y avait un appareil de pointage comme une sorte de loupe avec un trait rouge au milieu. Avec ce trait rouge vous preniez le point le plus loin, le plus haut que vous voyiez, un arbre, un clocher pour faire un point de tir. Après il fallait faire des calculs, je ne me rappelle plus lesquels, pour trouver le point juste, pour que l'obus tombe au lieu voulu. Les gradés avaient la carte. Ils savaient où il fallait tirer. Ils nous disaient : "Voilà, sur ce côté-là, prenez le point le plus haut que vous trouverez..."

Tout ce qui accompagnait le régiment était traîné par des chevaux : il y avait l'habillement et tout ce qui s'ensuit, dans des grands chariots ; ça a été un désastre. A un certain moment le commandant et les officiers nous ont dit : "Allégez les voitures traînées par des chevaux. Et il fallait tout jeter au fossé. Des obus de 75, il s'en est jeté... Hélas, il s'en trouve encore aujourd'hui qui explosent accidentellement, de ceux qu'on avait tirés et d'autres qui avaient été abandonnés.

Les combats toujours en marche arrière

Et du *Chemin des Dames*, au cours des combats, notre régiment a circulé, toujours en marche arrière bien sûr, pas souvent en avant.

Sur les champs de bataille où je suis allé, il y avait l'infanterie qui était en premier combat. Mon régiment se trouvait à 4 km environ en arrière. Si un combat avait été dur, pendant que les fantassins se retiraient, nous on tirait sur les Allemands. Ça pouvait même arriver qu'on tire sur les nôtres parce qu'avec le canon de 75, à 5 km de distance, on considérait l'obus comme perdu. On allait toujours à reculons. On prenait position, on n'avait même pas le temps de tirer 15 obus, que l'ordre arrivait : il fallait encore faire marche en arrière, et toujours en arrière.



Groupe d'artilleurs pendant la guerre, 1939

Joseph Vente est assis au premier rang, 3^e en partant de la gauche [photo 6 x 9]

Le cessez-le-feu

Et le 24 juin, deux généraux français et un général allemand se sont rencontrés. Un des généraux français portait le drapeau blanc. Alors ils ont dit : "Cessez-le-feu, la guerre est terminée". Dans mon régiment, nous avons tiré quelques obus de plus. Notre capitaine qui était un cadre des savons *Cadum* de Paris qui avait fait la guerre de 14 nous a dit, il a dit comme ça : "Il y a encore des obus, il faut les utiliser". On a tiré peut-être, je ne sais pas, 7, 8, 10, 15 obus. Mais, exactement, je ne les ai pas comptés. Et puis le cessez-le-feu a été réalisé. Et on a été fait prisonniers.

Prisonnier

Prisonnier en France

J'ai été fait prisonnier le 24 juin du côté d'Essey-lès-Nancy. Là-bas on nous a mis dans le premier camp, en France, comme prisonniers. Certains ont essayé de s'évader, alors ils pouvaient réussir. Mais un certain officier français, un aumônier, un curé qui était lieutenant-colonel, est resté quelques jours avec nous et il nous a dit : "Ne vous évadez pas, quand les trains seront rétablis, vous êtes prisonniers de l'armistice, vous rentrerez chez vous. Les prisonniers du 24 juin n'iront pas en Allemagne"... Après il est parti dans un camp à part, pour les officiers.

On n'a pas cherché à s'évader. Ensuite on était à Essey-lès-Nancy dans un grand pré, parqués pendant quinze jours ou trois semaines. Après on nous emmène à Nancy dans la caserne d'aviation pendant trois semaines. Et un beau jour, un dimanche où il faisait une chaleur épouvantable, comme aujourd'hui² on nous dit : "Vous partez".

On a entendu un train siffler. On a dit : "Ça y est, on va rentrer". Peut-être 15 jours après on nous embarque pour nous emmener à la caserne d'aviation de Nancy. Ce jour-là, on a dit : "C'est bon !" Là-bas on couchait directement sur le ciment, sans paille mais on disait : "Bon ça va bien, maintenant on rentre". C'est de là qu'ils nous ont embarqués en Allemagne sans qu'on le sache.

Départ pour l'Allemagne

Et quand on nous a emmenés de Nancy sur ce lieu où on nous a embarqués, sur le trajet vers le lieu, des civils, des habitants de Nancy, nous avaient mis des seaux d'eau pour boire. Ils nous lançaient aussi des tranches de pain et du chocolat. Mais les soldats allemands donnaient un coup de pied aux seaux et vidaient l'eau par terre pour qu'on ne boive pas...

En gare de Nancy, il y avait les wagons de bestiaux, des wagons belges. On nous a fait monter. Les wagons ont été fermés tout de suite après avec une sentinelle à chaque porte. Enfin ça va. Après nous arrivons vers Verdun, presque en face du cimetière de Verdun, le cimetière était à droite, toutes les portières de ces wagons à bestiaux belges ont été fermées. Deux, trois jours après on s'est trouvés en Allemagne.

Dans le wagon, les Allemands nous donnaient deux tranches de pain grandes comme ma main. Ce pain de seigle était graissé avec, comme beurre, une sorte de graisse tirée d'une boîte. On avait aussi des anciens biscuits, comme ceux de la guerre de 14, quatre biscuits par jour, pendant 2 ou 3 jours.

L'arrivée en Allemagne

On ne savait pas qu'on était en Allemagne quand on nous a débarqués. Il y avait une bordure de bois. Des femmes coupaient de l'herbe avec une faucille. Quand elles nous ont vus, elles nous montraient la faucille. Elles savaient que c'était un train de prisonniers, donc elles levaient la faucille, peut-être pas méchamment, on ne peut pas le dire, parce qu'alors on ne parlerait pas comme il faut...

Au camp

Au grand Kommando

On nous a mis dans un grand camp où on était 150 environ. Il était tout parqué avec des barbelés, des miradors avec le fusil-mitrailleur aux quatre coins. Si on se sauve, on tire.

² 27 juin 2005.

Pour dormir, la paille, c'était plutôt de la poussière. Elle était pleine de poux. Pour manger, pas plus que pendant le voyage.

Au milieu d'un grand pré il y avait une grande toile de tente. Nous étions tout mélangés. Il y avait de l'infanterie, des soldats du 4^e chasseur, des Italiens, des Serbes, tout... On est restés un bon mois, sans abri, camper. Il pleuvait presque tous les jours, pas une grosse pluie mais de la brouillasse.

Le ravitaillement arrivait une fois par jour, une soupe. Il n'y avait pas d'eau. Un camion-citerne venait. On se bousculait tous pour aller vers le camion. C'était une pagaille ! Certains buvaient peut-être deux quarts d'eau et d'autres n'en avaient point. On ne se lavait pas.

Le "voleur" de pain

Et puis, un beau jour, ça a été très dur. Il faut que je vous explique. Dans le camp il y des abris pour l'alimentation qu'on nous donnait. Il y avait une baraque en planches qui contenait le pain. Elle était gardée par les Allemands. Une nuit, je ne sais pas qui, un Français, un prisonnier s'est levé et a réussi à casser une planche de cet abri pour tirer un bout de pain.

Le lendemain matin au rapport, on nous dit : "Il faut avouer qui a fait ça". Personne ne disait rien. Alors les Allemands nous ont mis sur trois longues rangées. Ils ont dit :

"Maintenant celui qui a fait ça, celui qui est le coupable de ce vol, qu'il se dénonce. Si vous ne dites rien, on compte jusqu'à dix et le dixième sera fusillé".

Mais mes yeux ne se sont pas portés sur celui qui l'avait fait et je ne sais pas ce qui s'est passé au juste, s'ils l'ont fusillé ou pas. Je n'ai rien su.

Qui sait travailler dans l'agriculture ?

D'après le règlement, paraît-il, on ne pouvait pas nous obliger à travailler. Mais les Allemands nous tenaient par la faim. Alors ils nous demandaient si on voulait travailler. Je connais un prisonnier de Gumières qui, lui, n'a pas travaillé. Il n'a jamais voulu. Il disait : "Je ne veux pas travailler pour les boches". Ce n'était pas tant la question de vouloir travailler pour les boches, c'était surtout la question de pouvoir manger, mais enfin chacun fait comme il veut... Je suis parti travailler avec deux ou trois copains que je m'étais faits.

Nous sommes allés dans une usine qui fabriquait des plaques de ciment. Là, il y avait un gardien qui n'avait pas de mousqueton mais un bâton en caoutchouc. Mais on ne nous a pas battus, Je n'ai vu personne être battu.

C'était la soupe de rutabaga tous les jours avec deux petites tranches de pain et quatre de ces biscuits de vieille guerre si durs qu'il fallait marcher dessus pour les écraser. Et puis après, ils ont demandé s'il y en avait parmi nous qui savaient travailler dans l'agriculture.

Au petit *Kommando*

L'ancienne menuiserie

Je suis allé dans les fermes. On était une quinzaine. Le soir, en été, à 7 heures, on rentrait au *Kommando*, une vieille menuiserie. La porte était fermée à clé et les fenêtres garnies de fil de fer barbelé pour qu'on ne puisse pas s'évader.

Notre petit *Kommando* dépendait d'un *Kommando* général qui était du côté de Berlin mais je ne sais pas où. La sentinelle n'était pas toujours la même, elle a changé 3 ou 4 fois. Le gardien était remplacé mais comment ça se passait on ne savait pas.

La propriétaire de la scierie était une vieille fille qui avait encore sa mère. Elle avait des lapins qu'elle mettait dans ce hangar.

Cette ancienne menuiserie avait une grande cour qui était fermée par un portail plein. Dehors aucune inscription n'indiquait s'il y avait des prisonniers ou pas. Il y avait une seule grande pièce, un atelier vidé de ses machines et, attenante, une petite pièce où logeait le gardien. Il couchait là, avec une porte qui communiquait.

Des espèces de lits en longueur, en planches, sur trois étages, étaient contre le mur avec une sorte d'échelle pour y monter. Au début il y avait de la paille comme pour la litière des vaches, après des paillassees remplies de paille. Moi, et tant d'autres, j'ai couché cinq ans de suite sur de la paille, c'était comme ça. Et les poux, on en avait au début ! Mais après, les Allemands nous ont donné de vieux habits et ils ont passé les nôtres dans un appareil, une sorte d'étuve. On n'a plus eu de poux et dans les fermes c'était propre.

Deux grands plateaux sur des tréteaux servaient de table. Comme sièges on avait des bancs. Il y avait un seul chauffage qui était au charbon mais on n'avait pas le droit de le mettre. C'était comme un poêle mais jamais on l'a allumé.

Pour dormir, on n'avait pas de draps, bien sûr, seulement un couvre-pied de l'armée, une petite couverture. Celui qui avait sa capote la mettait comme couverture. Quand on a été fait prisonniers, sur la tenue qu'on portait, les Allemands nous ont laissé soit la veste, soit la capote. Beaucoup avaient gardé la capote parce que c'était plus grand pour s'envelopper si on voulait se tenir chaud. On n'avait que ça pour se couvrir. Seulement, comme on était bien serrés les uns contre les autres, on n'avait pas tellement froid. Le climat n'était pas très dur. Il n'y avait pas 20° mais c'était supportable.

A la menuiserie il y avait une pompe dehors. Vous tiriez de l'eau dans une petite cuvette qui était là. On ne se lavait pas au *Kommando* mais à la ferme. On ne faisait pas de lessive. Moi je laissais ma lessive chez le patron sauf, peut-être, un mouchoir de poche parce qu'on n'en avait que deux. Au camp où j'étais avant, on ne se lavait même pas ; il n'y avait rien pour se laver.

Comme seule décoration, à la menuiserie, on nous a affiché une fois une photo du maréchal Pétain qui pointait le doigt. Dessus c'était marqué : "Français, ayez confiance vous n'êtes ni trahis, ni vendus". Elle est restée au mur tant qu'on y était mais personne n'y portait attention.

Pour aller au *Kommando* qui n'était pas bien loin, vous aviez votre feuille, un laissez-passer vert écrit en allemand avec un trajet. Vous n'aviez que le droit de passer dans la rue qui était tracée. Il ne fallait pas aller faire le tour de l'autre côté. Vous n'aviez pas le droit de parler à quelqu'un. Il ne fallait pas se faire voir, moi je ne parlais que dans les jardins. Dans la rue si quelqu'un vous reconnaissait il levait la main, c'est tout. Et même, il n'avait pas le droit de le faire.

Des policiers qui avaient peut-être 60 ans, des nazis portant le brassard, passaient et vous contrôlaient dans les villes.



Groupe de prisonniers français en Allemagne en 1941

Joseph Vente est le 3^e à partir de la gauche au dernier rang. A sa gauche se tient son copain Philis de Saint-Christo-en-Jarez. Les tenues sont très variées : restes d'uniformes militaires et habits civils. Joseph Vente porte une casquette que lui avait achetée la fille de son patron [carte postale, 9 x 14].

Courrier : des cartes nues et un bout de crayon

Pour écrire il fallait demander à la sentinelle. Il vous donnait le papier et le crayon. Les lettres que vous faisiez étaient contrôlées. C'était impossible de faire une lettre en disant comment on vivait. Il fallait dire : "Je suis en bonne santé, tout va bien" et demander à la famille : "Comment allez-vous ? Qu'est-ce qui se passe au pays ?" et ne pas trop en mettre.

D'ailleurs ce n'était pas une lettre c'était une carte blanche. On ne pouvait écrire que deux fois par mois, je crois bien. On donnait la carte sans enveloppe, sans timbre. C'était militaire, tout censuré.

Normalement le gardien devait lire les lettres reçues pour voir s'il y avait rien d'autre dedans. Mais les gardiens ne savaient pas lire le français, ni le parler. Le contrôle était peut-être fait à la poste, je n'en sais rien. D'ailleurs il n'y avait pas d'enveloppe, c'était des cartes nues.

Les billets qui ne valaient rien du tout.

On n'avait pas le droit d'aller dans les magasins. D'ailleurs on n'avait pas d'argent. On nous avait donné des sortes de *Reichsmark* que les Allemands avaient fabriqués. C'était une feuille de cette grandeur [de la taille d'un grand billet], de couleur rouge, avec marqué dessus, *Reichsmark*. Mais il fallait l'envoyer à votre famille. Et votre famille pouvait les échanger en francs à la banque de France. C'était une monnaie qui ne valait rien du tout, on ne pouvait pas s'en servir pour acheter quelque chose. Je n'ai jamais envoyé de ces billets chez moi. Pour quelques centimes ça ne valait pas le coup.

La mort d'un camarade

J'avais un collègue qui était de Bretagne. Il est mort dans la nuit, sur la litière au-dessus de moi. Il y avait trois étages en planches, avec de la paille. Dans la nuit il s'est levé. Il s'est mis à vomir, vomir. Il est tombé et il est mort. Le gardien s'est levé, il a fait ce qu'il devait.



La tombe du camarade breton,

Arthur Sécher, décédé au *Kommando*
le 26 février 1941 [photo 9 x 6]

Je ne sais pas de quoi il est mort. La nuit ils l'ont laissé là, puis le lendemain ils l'ont emmené dans une morgue ou dans la chapelle du cimetière. On l'a emmené, on n'a plus rien su. Deux jours après il a été enterré. On a dit au gardien : "Nous sommes catholiques, il était catholique". Pour l'enterrement ils ont fait venir un curé allemand. Il a été enterré en Allemagne, là-bas. Le curé a dit une messe dans la chapelle du cimetière. Le gardien nous y a menés. Je vois encore la tombe où ils l'ont enterré.

Et la fatalité a voulu cela, ce Breton travaillait à côté de chez nous chez un fleuriste qui était un peu paysan. Les deux propriétés se touchaient. Eh bien, le fils de ce fleuriste qui était soldat a été tué en Bretagne dans la région de naissance de ce copain ! Et le fleuriste m'avait demandé, si on voulait bien, de dire à la famille de ce Français d'entretenir la tombe de son fils et que lui il entretiendrait la tombe de notre copain qui était mort en Allemagne. J'ai sa tombe en photo.

Nos affaires personnelles

Les affaires personnelles ? On n'avait rien, que ce qu'on avait sur le dos. Pour se raser c'était encore le rasoir mécanique mais beaucoup de copains n'avaient plus de lames. Il fallait que la famille, pour ceux qui pouvaient, en envoie ou bien il fallait garder un peu la barbe. Beaucoup l'ont gardée. Certains, bien souvent, se rasaient chez le propriétaire, mais pas tous.

Moi je m'y suis rasé, pas tout le temps mais souvent. J'apportais mon rasoir à la ferme. Dans la vieille cuisine, il y avait une glace et de quoi se raser. J'avais le blaireau et comme savon à barbe je prenais le savon à se laver les mains ; ça moussait pas pareil mais enfin... Je me rasais une fois par semaine. Le patron non plus ne se rasait pas tous les jours. Et puis il avait 81 ans et quand on n'est pas rasé de 2 ou 3 jours avec la barbe blanche ça ne se voit pas.

Nos affaires ? Tout avait été perdu dans la grande pagaille quand on a été fait prisonniers. On avait un sac dans lequel il y avait le rasoir, le blaireau, deux ou trois mouchoirs de poche. Moi je n'avais pas de montre. Quelques-uns en avaient. Certains se l'étaient fait voler ; ça dépendait des gardiens. Il fallait donner ce qui leur faisait envie. Vous étiez obligés d'accepter ; vous aviez peur d'être menés dans un camp plus disciplinaire.



1942

En 1942, les prisonniers photographiés à la porte de leur *Kommando*, une ancienne menuiserie. Joseph Vente est le 2^e en partant de la gauche au fond. Il est vêtu d'une vieille veste d'officier français (sans galons, bien sûr). A sa droite, en chandail, un de ses camarades qui mourra en Allemagne. Le gardien pose avec eux, il est armé d'une baïonnette qu'il porte dans un étui pendu au ceinturon. Cette carte postale réalisée à l'initiative des autorités allemandes et distribuée ensuite aux prisonniers avait probablement un rôle de propagande [photo 8 x 11].

Les vêtements et les chaussures

On était habillés par l'armée. Tout ce qu'on avait sur le corps venait de l'armée comme la chemise qui était encore sans col. Après, de temps en temps, on nous donnait un pantalon de l'armée polonaise peut-être ou de l'armée allemande, des vieux pantalons, des vieux habits... Tous les prisonniers de guerre portaient un triangle rouge peint dans le dos sur leur vêtement.

Le caleçon de l'armée était en toile parce qu'autrement il aurait chatouillé les jambes. A l'armée, on le portait l'été et l'hiver. Prisonniers, on l'a gardé ce qu'il a pu tenir et, après, on a passé comme ça parce qu'on nous a rien donné.

Moi j'avais une casquette comme celle que je porte aujourd'hui. Les filles de mon patron me l'avait achetée. Il arrivait qu'à certains prisonniers les patrons donnent quelque chose, même une chemise. Mais ça c'était en plus. Nos habits étaient des résidus de l'armée que les Allemands avaient récupérés dans les casernes, dans les stocks et qu'ils distribuaient aux prisonniers. On m'avait donné une veste de sous-officier allemand.

Comme chaussures on avait les brodequins de l'armée. Eux, les Allemands, avaient des bottes en cuir, mais pas nous. Là-bas, ils ne portaient pas de sabots. Ils étaient tous avec des bottes, des bottes cuir avec des semelles de cuir. Pour les ressemelages, quand ils rajoutaient une pièce, ils n'utilisaient pas de clous mais des chevilles en bois comme des allumettes. Elles étaient placées le bois bien sec. Après, avec l'humidité, le bois gonfle et ça tient. Ces chevilles en bois se

tenaient toutes bien serrées et s'usaient avec le cuir. Et puis c'était des gens qui marchaient très peu. Les champs étaient très près ; la ferme de mon propriétaire formait un seul tenant.

La plaque d'identité

Comme identité, chacun avait une plaque métallique carrée avec son numéro matricule inscrit dessus, son numéro de prisonnier. Je ne sais plus mon numéro. Vous deviez la prendre tout le temps. Elle se portait autour du cou en collier avec un genre de ficelle.

On avait aussi un numéro matricule de l'armée marqué sur un bracelet. En cas de décès sur le champ de bataille, on le relevait sur le corps et on trouvait tout de suite qui c'était. Mon bracelet de l'armée je ne sais pas ce que c'est devenu. Je l'ai perdu, je ne sais pas ce que j'en ai fait. Celui-là de toute façon il ne servait plus à rien.

Un copain de l'Allier

J'avais un collègue qui était de l'Allier. Il s'appelait Pierre Castet. C'était un enfant adopté. Il travaillait pas bien loin de la ferme où j'étais, à 2 km peut-être. Le mari de sa patronne est venu à mourir. Cette dame avait gardé 4 ou 5 vaches et un cheval. Eh bien, la patronne, cette femme qui était déjà âgée, aurait voulu le garder comme héritier parce qu'elle n'avait pas d'enfant ! Alors elle lui dit : "Tu veux rester, je te donne tout". Elle lui avait donné une jolie montre de poche qui appartenait à son mari. Elle voulait aussi le faire marier. Elle avait fait même venir une femme, une fille qui était bien jeune, je ne sais plus son nom. Eh bien, lui, il a préféré revenir en France dans l'état où il était que de rester là-bas !

Les camarades

Au *Kommando*, il y en a un qui était du Cantal. Il y en avait deux qui étaient de l'Allier, tous étaient fils de paysans. Le soir on était contents de se retrouver avec les copains quand on rentrait. Chacun parlait de son coin, de ce qu'il faisait, de chez lui, de ci, de ça.

Il y en avait un de Saint-Christo [en-Jarez] : Philis, Antoine Philis, un paysan de Saint-Christo. Il s'est marié quelques années après qu'on soit rentrés. Je me rappelle que je suis allé à son mariage.

Il y en a un aussi qui était chez deux dames ; le mari était mobilisé. Le commandement n'était pas pareil. Mais j'e n'ai pas vu quelqu'un se plaindre des patrons, ils étaient tous assez raisonnables.

Il y en a un qui s'appelait Foc. Je l'avais connu à l'armée celui-là, il n'était pas au *Kommando*. Son père était veuf, il était de l'Allier. Dans sa ferme, il y avait peut-être 60 vaches. C'était une grosse, grosse propriété ! Lui aussi il était... Je ne sais pas s'il savait faire une lettre, ce n'est pas sûr.



En 1944, les 14 prisonniers qui sont encore au *Kommando*

Il s'agit encore d'une photo carte postale faite sans doute pour rassurer car il y a une certaine mise en scène. Beaucoup de prisonniers fument cigarette ou pipe. Joseph Vente, au dernier rang, 4^e en partant de la droite, semble verser une boisson dans un grand récipient. Au premier rang, Martinez (dans le civil, un jockey) fait semblant de jouer d'une sorte de flûte ou pipeau. Antoine Philis (de Saint-Christo-en-Jarez) tient un accordéon et son voisin une mandoline. Les instruments avaient été envoyés de France. A gauche, le prisonnier très costaud portant des sabots et les bras croisés est originaire du Cantal. A l'extrême droite, tenant une baguette, Gonon, originaire de l'Allier.

L'ignorance des camps de concentration

Je n'ai pas entendu parler des camps de concentration ni des Juifs. Nous, on ne savait même pas si ça existait. On n'avait jamais entendu parler de ça où j'étais, même pas de la vie des autres prisonniers. On ne savait pas non plus si quelqu'un avait cherché à s'évader.

Le débarquement de Normandie, on n'en a pas entendu parler. Peut-être que dans les grands camps ils en avaient entendu parler ?

Refus d'être travailleurs "libres"

Les Allemands avaient demandé ceux qui voulaient passer "travailleurs libres". Si vous étiez travailleurs libres, vous n'étiez plus prisonniers. Vous couchiez chez votre patron. Vous sortiez en ville. Vous étiez payés en argent allemand. Vous pouviez aller au café, où vous vouliez. Nous, dans notre *Kommando*, personne n'a voulu passer comme travailleur libre. D'après les règles on n'a pas le droit de faire travailler un prisonnier. C'est pour ça qu'Hitler avait fait ces "travailleurs libres". Ils devenaient des civils, ils n'étaient plus des prisonniers. Nous, on a refusé.

Les colis

Quand on recevait un colis, ce n'était pas nous qui pouvions l'ouvrir. C'était le gardien qui l'ouvrait devant vous et qui, après, le rangeait avec votre nom écrit dessus. Quand vous vouliez une boîte de sardines, par exemple, il fallait demander au gardien qui était dans sa pièce. Il vous donnait que ce que vous lui demandiez mais pas tout le colis.

Et moi, une fois, ma mère m'avait envoyé une petite pelote de laine. Quand le gardien a ouvert le colis, il a pris la laine et il l'a toute dépelotonnée. Il avait peur qu'il y ait une lettre ou quelque chose dedans. Après j'ai récupéré la laine. Les gardiens ne gardaient rien. Non, ils donnaient bien ce que vous aviez dedans votre colis.

Dans notre *Kommando*, personne ne s'est plaint que des colis aient disparu. Ces colis arrivaient au grand camp avant d'être distribués dans les *Kommandos*. Il y avait un colis américain tous les mois. C'était des conventions, je ne sais bien pas pourquoi. C'était le colis américain, c'est tout. Il contenait surtout des conserves : du thon, des sardines, mais pas des choses à préparer comme des petits pois. Il y avait aussi du nescafé et du chocolat. C'était des produits à manger directement. A nous, on ne nous donnait le colis américain que tous les deux mois. Une partie était gardée au grand camp avec les colis envoyés par les communes pour ceux qui avaient peu à manger. Ils savaient bien qu'on mangeait mieux notre aise, et à volonté. Les familles en envoyaient aussi si elles pouvaient.

Si on fumait on nous donnait des cigarettes russes. C'était une boîte de cent. Elles étaient très longues mais il y avait la moitié de carton. Elles étaient minces et pas bonnes à fumer. Elles n'avaient que le goût du carton. Mais on fumait n'importe quoi. On n'en avait pas toujours. Si je fumais une cigarette c'était chez les patrons. Comme bien d'autres j'ai fumé toutes sortes de graines d'herbage. Les filles du patron m'apportaient des cigarettes quand elles venaient.

Le soir, au *Kommando*

Le dimanche on allait panser les vaches le matin, les nettoyer, et à 6 heures on revenait leur donner à manger. Le reste de la journée on restait dedans, au *Kommando*, enfermés. On s'asseyait, on discutait. Il y avait des livres de bibliothèque qui venaient de France, je ne sais pas quoi exactement. On lisait pas beaucoup.

On nous a pris deux ou trois fois en photo, tout le groupe. Je ne me rappelle pas bien mais c'est quelqu'un qui passait. C'était comme des cartes postales. On nous les donnait gratuitement, de toute façon on n'avait pas de sous. C'était sûrement pour qu'on les envoie chez nous mais moi je n'en ai point envoyé. On nous avait envoyé aussi, de France, un phono, quelques disques... Tino Rossi avait chanté dans les grands camps de prisonniers en Allemagne. Il y avait aussi dans le *Kommando* un vieil accordéon qui venait de France. C'était autorisé par l'Allemagne. Un copain, Philis, jouait de l'accordéon le dimanche, de temps en temps. Et puis ça dépendait du gardien parce qu'il y avait l'extinction des feux, à telle heure, comme à l'armée.

On se désintéressait de tout. On ne savait rien de ce qui se passait. Chez moi, avec mes frères, on était trois mobilisés. Mais mes deux frères je n'ai su qu'ils étaient vivants que quand je suis rentré. Je n'ai jamais eu de nouvelles. Ma mère écrivait quelques mots : "Je suis en bonne santé, tout va très bien", c'est tout. D'ailleurs il ne fallait pas faire des pages d'écriture, c'était de simples cartes. Mes frères étaient arrivés avant moi quand je suis rentré en France.

On parlait entre nous du travail qu'on nous avait fait faire. Le copain de l'Allier disait : Chez nous on fait comme ci, comme ça, de telle façon. Moi je disais : Chez moi il y a des petites parcelles de terrain...

Ce qu'on faisait on n'aimait pas le faire mais on était obligés de le faire. Mais le soir on était heureux de se retrouver pour parler parce qu'on passait toute la journée sans parler. Parler à qui ?

Cinq ans de silence

Cinq ans, ça fait long. On ne se voyait plus revenir. On n'avait plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout... Moi si on m'avait écrit que ma mère était morte, ça ne m'aurait pas choqué plus que ça... Après la guerre quand je l'ai enterrée, ma conscience a marché autrement.

Mes frères je ne cherchais pas à demander des nouvelles. Je ne savais pas où ils étaient. C'est difficile à croire : cinq ans !

On n'avait aucune confiance, en rien. Moralement on ne s'intéressait à rien, même pas de votre famille. On n'était plus soucieux de quoi que ce soit. On parlait. On avait un peu d'intelligence mais on n'était guère plus qu'une bête.

On était quinze mais on ne pouvait pas avoir de contacts pour savoir ce qui se passait. Avec les civils ? On ne se comprenait pas quand on parlait. Il y avait bien des journaux chez les patrons mais ils étaient écrits en allemand. Mes patrons avaient le journal. Il y avait un dentiste juste à côté de chez eux, celui qui avait refait mon appareil, et je crois bien qu'ils se passaient le journal. Les journaux racontaient bien ce qu'ils devaient raconter, les nouvelles de leur pays. On ne pouvait pas les connaître, on ne savait pas les lire. Les Allemands, eux, ne nous disaient pas les nouvelles non plus. On ne pouvait pas avoir de longues conversations.



Joseph Vente devant la porte de son *Kommando*

[carte postale, 9 x 14]

Chez nos patrons, personne ne nous aurait parlé de la guerre, si ça allait finir ou pas. J'ai l'impression que, jusqu'à un an avant [la fin], ils avaient encore la mentalité de la victoire.

J'ai entendu dire que certains disaient : "Französe kaputt". Ça voulait dire que la France était perdue. Les 6 mois avant ils se voyaient bien perdus. Celui avec qui je pouvais un peu parler et savoir c'était le beau-père du fils de mon patron. Lui, il pouvait m'en parler mais mon patron ne m'a jamais parlé de la guerre, on ne parlait de rien. C'était un homme qui ne parlait pas beaucoup.

Moralement, la première année [de captivité], c'était la plus dure. Mais quand une année était écoulée on se disait : "Mon vieux, on va bientôt s'en aller, l'année prochaine on s'en ira bien, ce sera bien fini". C'était seulement des rumeurs qui venaient de nous ; on ne savait pas. Pourtant les derniers temps on voyait bien que la fin arrivait...

Ce qui était le plus pénible c'était de ne pas pouvoir parler.

Chez les patrons

A la ferme

Je suis rentré dans la ferme un dimanche matin. On m'a emmené à l'étable voir les vaches et à l'écurie les deux chevaux. Le patron me posait des questions par signe pour savoir ce que je savais faire. Il me faisait voir les vaches, les vaches qu'ils appellent *Kühe*, mais je ne savais pas

ça. Il n'y avait pas à les traire, il y avait la machine. Ces paysans étaient déjà en avance pour bien des choses.

Et puis le lundi, ils m'ont emmené dans les champs. C'est plat comme la table là-bas, en Saxe. Ce n'était pas morcelé comme chez nous, c'était d'un seul tenant. Chacun cultivait ses parcelles en pommes de terre, en betteraves, en blé. On plantait les betteraves, on les piochait, on les arrachait... On fauchait aussi parce que les bêtes n'allaient jamais dehors. Elles étaient toujours dedans. La petite ville de Kemberg avait environ 2 000 habitants. Il ne fallait pas que les vaches fassent des bouses dans la rue, donc elles ne sortaient pas.

J'ai vu deux ou trois personnes qui avaient une chèvre. S'ils voulaient la mettre dans un petit bout de pré qu'ils avaient, ils la mettaient dans un petit bout de char à 4 roues pour l'emmener au pré. Il ne fallait pas qu'elle marche de peur qu'elle fasse des crottes dans la rue, c'était comme pour les vaches.



Kemberg en Saxe-Anhalt

[carte postale, 9 x 14 ; "Verlag : Otto Wächter, Kemberg"]

Alors on allait faucher et chercher de l'herbe dans les prés. C'est là aussi que j'ai vu les premières machines à planter les pommes de terre. A cette époque, à Gumières, on ne savait pas ce que c'était. J'ai été surpris de voir tout ça. Non, non, je n'étais pas trop mal.

Ils ne travaillaient pas le dimanche mais il fallait aller panser les bêtes.



Localisation de Kemberg en Saxe-Anhalt entre l'Elbe et la Mulde

Les travaux

J'allais chez le patron le matin. La journée commençait à 7 heures. Je tirais la bouse des vaches et je faisais le travail qu'il y avait à faire. Après j'allais chercher les biches de lait vides 4 ou 6 biches, ça dépend. Puis après, je partais dans les champs, mener le fumier, toujours avec les chevaux. Jamais je ne suis allé travailler sans les chevaux. On ne piochait pas à la main. Il fallait aussi herser. Pour le chiendent, il y avait un *égramilleur* mais, où j'étais, il n'y avait pas de *grame*³; les champs étaient propres.

Il y avait une moissonneuse-lieuse. La batteuse, ils l'avaient chez eux. Tous les paysans avaient une petite machine électrique. La paille était ensuite coupée pour les chevaux. Il y avait

³ Le *grame* : en patois forézien le chiendent.

une machine à 4 couteaux qui coupait la paille en tout petits morceaux. On la mettait dans la grange. Ils achetaient de la paille mélassée pour faire un mélange. Les chevaux avaient juste une ration de foin le matin mais ils avaient aussi de cette paille mélassée avec de l'avoine écrasée. D'abord, c'était des vieux chevaux, les jeunes étaient au front eux aussi, mais ils se portaient bien quand même. Il y en avait de toutes les couleurs des noirs, des rougeâtres, des demi-sang, avec de grandes jambes minces, et d'autres plus costauds.

A midi quand on avait mangé, on ne nous bousculait pas. Pour ceux qui étaient dans les fermes de l'État, oui, c'était plus pénible et ils n'étaient pas nourris pareil. Chez les particuliers, il y avait des caractères différents, c'est bien sûr.

Il y en a d'autres qui ont souffert mieux que moi, c'est sûr ! Pour ceux qui étaient dans les usines, c'était plus pénible. Là, dans les fermes, il y avait du travail mais on ne vous tuait pas au travail. C'était du travail moins pénible qu'en France. Quand j'ai été incorporé, chez nous, on moissonnait encore tout au volant⁴ ; on fauchait à la faux. Eux ils avaient des machines, j'étais même surpris de ce travail plus léger, plus mécanique.

On ne se parlait pas sauf les dernières années quand on commençait à se comprendre un petit peu. Je devais aller dans les champs, faire ci faire ça. Je faisais toute la culture. J'allais donner à manger aux vaches, chercher l'herbe. En hiver les vaches mangeaient très peu de foin. Elles avaient une fois par jour une petite poignée de foin.

Chaque propriétaire avait ses machines. Ils avaient tout. Tous les *blous*⁵ des battages étaient ramassés et mis dans une vieille pièce. Une machine écrasait les betteraves. On mélangeait à la fourche avec ces *blous*. Les vaches mangeaient bien ça.

Mes patrons produisaient du lait mais ne faisaient pas de fromage. Ils n'avaient pas le droit de garder du lait de traite pour eux. Il y avait tellement de contrôles. Ils avaient le lait écrémé de la laiterie qu'on leur redonnait. Les biches étaient encore en fer. Tous les jours le lait était ramassé.

Pour les agriculteurs, il y a une chose qui était bien, c'était les engrais. Chez nous, à Gumières, on ne connaissait même pas. Seulement, c'était très réglementé. Il fallait qu'ils déclarent la surface de seigle, d'avoine, de betterave, etc. pour toucher ce qu'il fallait d'engrais. Chez nous, s'il y a un ami à qui on pouvait donner quelque chose en plus... là-bas, pas question !

Ils avaient deux mères cochés⁶. Quand elles avaient mis bas, il fallait déclarer le nombre de cochons à la mairie et s'il y en a un ou deux qui périssaient, il fallait le déclarer. Quand ils tuaient le cochon, ils n'avaient droit qu'à tant de viande, pas plus. Je ne peux pas vous dire exactement le poids auquel ils avaient droit.

La veille de l'abattage il fallait avertir. Un contrôleur venait pour voir le cochon. Bon, ça va ! Le lendemain le charcutier venait tuer le cochon. Il l'ouvrait, enlevait tout le ventre, le foie et puis c'est le contrôleur qui venait le peser. Et quand le contrôleur l'avait pesé il disait : "Vous êtes quatre, vous avez droit, par exemple, à 30 kg de viande". Le reste allait chez le boucher. Affreux ce que c'était réglementé !

Là-bas, il y avait des bergers avec les moutons comme il y en a chez nous. Avant d'aller dans la montagne, je ne sais pas où, chaque propriétaire, au passage des troupeaux, devait laisser mettre les moutons dans son terrain. Et ce propriétaire avec les chevaux devait emmener la caravane au lieu suivant, c'était obligatoire.

Les patrons avaient 6 vaches, *Kühe* et 2 chevaux, *Pferde* et 2 chèvres : *Ziegen*... Pas de moutons mais deux mères cochés et puis les six vaches et les deux chevaux. Tout était fait avec le cheval. C'était une petite ferme.

⁴ Le *volant* : en patois forézien la grande faucille utilisée pour moissonner.

⁵ Le *blou* : en patois forézien la balle, les restes de paille après le battage.

⁶ La coche : vieux mot français pour truie.

On me disait d'aller donner à manger aux lapins. *Kaninchen*, je ne savais pas ce que c'était. Ils avaient des poules. Ils appelaient ça les poules : *Hühner*... J'essayais de retenir le plus possible, c'était nécessaire.

Un voisin venait de temps en temps pour aider à faire pour les foins ou aller chercher le charbon. Le patron lui disait : *Kohle hol*, allez chercher le charbon. Les transports étaient tout avec des chevaux. Je descendais aussi les biches de lait avec un petit chariot juste vers sa maison, à l'angle de la rue. Et avec ce type après, on avait pris à parler, le peu qu'on se comprenait. Mais oui, il était très gentil pour moi. Je n'en ai point vu qui m'ont fait des méchancetés.

La culture des betteraves

Ils faisaient beaucoup de betteraves à sucre. La betterave sucrière, c'est une saloperie pour l'arracher. Les betteraves, on en faisait un hectare. Les autres, les fourragères, étaient pour les vaches. Pour les arracher, on se servait du cheval. Il y avait comme une pièce en fer, une sorte de pioche assez large tirée par un cheval. Vous mettiez ça en face de votre betterave. Elle s'accrochait, vous souleviez et ça l'arrachait. La betterave sucrière, c'est dur ; elle ne dépasse que de quelques centimètres de terre et c'est plein de petites racines. S'il avait fallu les arracher à la main toute la journée, ce n'était pas faisable.



En Allemagne, l'auteur dans un champ

[photo 5 x 6]

On ne ramassait pas les betteraves fourragères comme ça. Elles auraient pu être blessées, ça risquait de les abîmer. Mais la fourragère vous lui donnez un coup de pied et ça y est, [elle était arrachée]... on les effeuillait avant de les arracher. Pour enlever les feuilles, vous aviez une palette avec une lame que vous passiez. Après vous ramassiez les feuilles.

La semaine on s'arrêtait le soir à 6 heures en hiver, 7 heures en été. On rentrait au *Kommando*. Le samedi après-midi, on quittait un peu plus tôt et on emportait notre casse-croûte, des tranches de pain de seigle avec du boudin. Il faisait beaucoup de boudin. On en mangeait toute l'année, du boudin fumé avec des morceaux de lard dedans. Il y avait un enfumoir. Il ne faisait de la fumée qu'avec de la sciure. Le gardien nous menait aux douches de la ville. Ça nous faisait du bien parce que toujours coucher sur la paille... Au *Kommando*, il y avait une pompe dehors. Je me lavais un peu chez les paysans, il m'avait même mis un gant.

Mon patron, Hermann Ackermann et sa famille

Mon patron, un grand costaud, n'était pas un vrai paysan. C'était un ancien restaurateur. Il avait vendu son grand restaurant à Berlin après la guerre de 14. Comme l'argent n'a plus rien valu, il est venu chez son frère, et ils avaient repris ensemble cette petite ferme pour vivre. Les deux frères s'étaient mariés avec les deux sœurs. Ils travaillaient seulement pour pouvoir manger, c'est tout. Un jour où l'on m'avait envoyé chercher quelque chose au grenier, j'ai vu à côté de la cheminée une caisse remplie de billets, des Reichsmark, des billets d'un million de Reichsmark. C'était l'argent du restaurant de Berlin mais il ne valait plus rien.

Il sortait tous les jours pour me faire voir les terres et ce qu'il fallait faire. Au milieu des terres il y avait comme un petit verger avec des pruniers, des poiriers... et une cabane en planches avec des bancs. Il se mettait dans la cabane à l'ombre pour attendre.

S'il avait été un vrai cultivateur, de 50 ou 60 ans, j'aurais pu le juger plus facilement. Il commandait le travail qu'il y avait à faire. Je ne me suis jamais rendu compte s'il avait un bon commandement ou pas. Il ne cherchait pas à s'enrichir de plus en plus. A 81 ans, c'est parce qu'il fallait manger [qu'il tenait cette ferme]. Jamais il s'est imposé contre moi, même pour des travaux qu'au commencement je n'avais pas bien compris ; ce n'est pas facile quand vous ne savez pas un mot. Si quelque chose ne me plaisait pas, je crois que j'aurais pu le dire et qu'il ne m'aurait pas répondu en me vexant.

C'était pareil pour son frère et sa belle-sœur qui étaient dans la même maison. Ils étaient ensemble quand il fallait faire cuire la chaudière pour les cochons. C'est surtout "la tante" qui faisait ça.

Je pense qu'ils étaient protestants mais ils n'allaient pas au temple. Le *Kommando* était situé à côté du temple. J'ai entrevu l'intérieur, par les portes ouvertes. C'est nu, ce n'est pas comme une église mais on n'avait pas le droit d'y rentrer.

Le patron et son frère logeaient dans la même ferme, c'était très grand. Les deux ménages habitaient chacun leurs pièces mais pour travailler ils étaient ensemble.

Les deux frères faisaient la ferme. Ils avaient des locataires. Là-bas je n'ai pas trouvé... le vrai nazi. Oui, le vrai nazi, il était dur. On sentait qu'ils ne nous aimaient pas les vrais nazis, mais par contre les Allemands n'étaient pas tous nazis.

Le frère du patron était encore plus âgé. Il avait deux ans de plus. Sa femme marchait difficilement en s'appuyant sur une petite chaise. Ils n'avaient pas d'enfants. Mon patron ne travaillait pas. A 81 ans, il avait des hernies. Il prenait seulement son vélo et m'emmenait tout doucement dans les terres pour me montrer le travail à faire.

Le patron avait deux filles et un garçon. Le garçon tenait une auberge. Il était hitlérien à 95 % ; il n'était pas bon. Mais ses deux sœurs étaient bien. L'une avait une droguerie à Berlin et l'autre était mariée avec un officier de marine.

La petite-fille du patron, fille du commandant de marine, qui avait 22 ans au moment des gros combats sur Berlin, est venue se réfugier chez ses grands-parents. Elle travaillait dans un bureau, je crois. Les grands-parents, les tantes, les frères et sœurs, les personnes âgées, étaient bien gentils. Je les ai en photo, une photo qu'ils m'avaient donnée après les noces d'or du frère du patron.

Ils étaient corrects, mes patrons. Il y a des Français qui n'ont pas été meilleurs avec les prisonniers. En Allemagne, ceux qui n'étaient pas bien c'était surtout ceux qui étaient dans les fermes de l'État. Il y avait un gérant qui avait plusieurs prisonniers : des Polonais, des Serbes... C'était un peu militaire.



La famille des patrons de Joseph Vente

Au fond, au centre, en costume noir, Hermann Ackermann, le patron à côté de sa femme (avec des lunettes), devant eux assis, sa belle-sœur (la "tante") et son frère. En robe blanche les deux filles du patron (celle de gauche tenait une droguerie à Berlin, son mari est à l'extrême droite en veste blanche. A la gauche du patron, sa belle-fille. La famille est rassemblée devant l'entrée à l'occasion des noces d'or du frère du patron. Photo donnée par ses patrons à Joseph Vente [photo 8 x 11].



Noces d'or du frère du patron et de son épouse

[photo 6 x 9]

Premier repas à la ferme

Pour le manger, c'était tout différent de chez nous. Le premier dimanche qu'on m'a donné à manger dans la vieille cuisine - les patrons étaient dans leur salle - il y avait une assiette creuse pleine de poires coupées en deux, des poires en bocal. Ils avaient mis ça sur cette table dans la cuisine. J'étais assis et j'attendais. Je ne savais quoi faire. Alors je me suis dit : Ici, ils doivent manger le dessert en premier. Alors j'ai avalé tout, le jus et les quelques morceaux de poires.

Après ils ont amené des *Kohl*, [des choux] comme ils les appelaient. Ils faisaient cuire des pommes de terre au fait-tout, comme pour la volaille. Et puis après ils les broyaient avec un peu de farine. Ils avaient le droit, chacun, tous les jours, à deux petits croûtons de pain blanc. Ils les faisaient griller à la poêle et ils mélangeaient ça avec les pommes de terre. Ils enveloppaient tout dans une feuille de chou qu'ils attachaient avec du fil. Ils faisaient recuire et ils mangeaient ça avec le jus de fruit et les poires. Pour le repas vous n'aviez que ça mais vous pouviez en manger trois, quatre... Ils étaient gros comme ça, pas toute la main mais...

Alors on m'a fait voir ce qu'il fallait faire et on m'a remis du jus. J'avais mangé les poires comme entrée parce ce qu'il fallait manger avec n'était pas arrivé. Je ne savais pas. C'était un dimanche autant que je me rappelle.

Ce n'était pas le même genre de nourriture que chez nous. Les patrons mangeaient exactement comme nous. Il n'y a qu'une chose que j'avais trouvée bonne, c'est la choucroute. La viande, ils en avaient très peu. Ils faisaient le cochon et c'était presque tout de la charcuterie.

Repas et boissons

Ils boivent très peu, de la bière brune et de la bière blonde. La brune est fabriquée avec des betteraves à sucre. Il y avait une fabrique de bière qui était près de chez moi. Le patron ne travaillait plus mais je l'ai vue une fois que je suis allé chercher une caisse pour le patron. Il avait été prisonnier en France en 1914-1918. Il m'avait dit quelques mots quand j'étais chez lui mais pas dehors parce qu'il n'avait pas le droit de parler à un prisonnier. Vous voyez : il y a des rencontres, des moments qui sont tout bizarres.

Il n'y avait pas de café. D'ailleurs, si vous vouliez faire plaisir à quelqu'un là-bas, il fallait offrir du chocolat et du café. Ils disaient : *Französe, Schokolade Kaffee trinken !*

Pour remplacer le café ils faisaient griller du seigle, pas de l'orge. Je ne sais pas s'il vendait de l'orge grillé en magasin comme en France. Il n'avait pas de chicorée non plus.

Il y avait pas de vin ; ils savaient pas ce que c'était le vin. Mon patron me donnait à boire. En été on a soif. Je lui disais qu'en France un ouvrier en travaillant buvait plus qu'un litre de vin. Il me disait : "Je ne peux pas le croire, ce n'est pas possible. Comment on ferait ? un litre de vin !"

Eh bien, lui, quand il faisait chaud, il prenait un noyau de cerise ou de prune et il le gardait tout l'après-midi dans la bouche ! Il disait que pour enlever la soif il faut garder un noyau dans la bouche, je ne sais pas si c'est vrai.

Ils ne buvaient pas beaucoup de bière et, nous, on n'en buvait pas souvent. On buvait de l'eau. Tous les soirs, pour le souper, on avait de la tisane, de toutes sortes. Pas souvent de la verveine mais ils buvaient bien de la camomille et d'autres plantes dont je ne sais pas le nom.

Le matin, on avait du lait écrémé avec du seigle grillé, c'est tout. Il n'y avait pas autre chose. A midi il y avait bien à manger mais ce n'est pas la même cuisine que chez nous. La choucroute était très bonne, je l'ai dit.

Il y avait de temps en temps la soupe à la bière brune avec une espèce de farine. C'était un peu épais mais on pouvait en manger trois ou quatre assiettées. Ils nous les donnaient mais il n'y avait que ça. Il n'y a pas deux plats, un plat c'est tout.

Les râpées de pommes de terre, par exemple, jamais je n'en ai vu faire. Les pommes de terre, tous les jours, étaient à la place du pain. On ne mangeait du pain que le soir, d'ailleurs pour le pain il y avait la carte.

Ils faisaient beaucoup de conserves de fruits, des poires, des prunes, des cerises mais pas de la confiture. Il faisait une sorte de marmelade, un genre de compote, pour manger le matin

Quand ils avaient tué le cochon presque tout passait en charcuterie : en pâté, saucisses, très peu en saucisson... beaucoup de boudin. On mangeait du boudin jusqu'en juillet pour un cochon tué en décembre ou janvier. Il utilisait une grande chaudière tout en cuivre sur un bâti en brique. Il faisait cuire toute cette viande et il gardait le bouillon. On en consommait et ils en apportaient aux voisins, de ce bouillon, comme nous on apporte la *fricaude*⁷. Croyez-moi que c'était gras ! Tout le saindoux était mangé en tartines.

Ah ! Il y a quelque chose pour laquelle ils étaient forts : le vendredi, le samedi, le dimanche et même le lundi bien souvent, c'était des gâteaux. Pas souvent des tartes ; s'il y en avait, ils les portaient cuire chez le boulanger en face. Surtout de la pâtisserie, des brioches tout ovales. Ils faisaient des tartes avec ce qu'on dit qui est du poison, du coquelicot, des graines de pavot. Ils moulinaient ça. Il y en avait une épaisseur. C'était tout noir. De temps en temps ils faisaient des tartes avec ça. Ils mangeaient de la pâtisserie trois ou quatre jours de suite. Le peu de sucre qu'ils avaient passait tout là. Il n'y avait ni café ni rien.

Quand il y avait Noël, Pâques, ils renflouaient la pâtisserie. *Weihnacht*, Noël était fêté, Pâques un peu moins.

La photo d'Hitler

Mon patron avait la photo d'Hitler dans sa maison mais il ne l'affichait pas. Je l'ai vue seulement parce qu'ils l'ont brûlée dans la cour avant que je parte quand les Russes étaient arrivés, la première fois et qu'ils avaient pris peur.

Pour les civils, là-bas, pour dire bonjour, il ne fallait pas dire *Guten Morgen* ou pour au revoir *auf Wiedersehen*, il fallait dire : *Heil Hitler*, Vive Hitler, en rentrant et Vive Hitler en sortant. Je suis très sûr que le beau-père du fils de mon patron le faisait à contrecœur mais il ne voulait pas se faire remarquer s'il était vu par d'autres. J'avais bien senti qu'il n'était pas de ce bord-là.

Les beaux-parents du fils de mon patron étaient les voisins. Les jardins se touchaient. Moi pour rentrer au *Kommando* je passais bien souvent par le jardin de mon patron et par celui du beau-père de son fils. Je passais par derrière et je sortais dans la rue en face du *Kommando* où j'allais. Le beau-père du fils me disait que son gendre était un nazi. A moi il m'avait dit : "Hitler c'est un cochon, pas bon..." C'était au cours des dernières années. Au début on se comprenait peu. Ensuite on commençait à se comprendre un peu mieux. Cet homme m'aimait bien. Quand je passais, s'il me voyait, il m'appelait : *Julian, Julian* !⁸, et il venait pour me parler. Il me portait de l'affection.

Pour les Allemands, le régime était sévère. Même si ça leur plaisait pas ils ne le disaient pas, même entre eux. Ils ne disaient rien ; ils savaient pas qui était pour et qui était contre. Ils pensaient que presque tous étaient pour Hitler.

L'ordre et la propreté

Le mercredi, pendant la journée, les propriétaires devaient balayer tout le long de la rue selon la longueur de leur maison et enlever les débris. Le samedi il fallait encore balayer la rue pour enlever les déchets.

Ah c'était propre, attention ! Je vous dis que moi qui étais habitué dans l'ordinaire, j'ai été surpris. Incroyable ! Je me disais : comment ils font avec 6 vaches pour avoir un intérieur comme

⁷ *Fricaude* ou *fricassée* : portion de viande traditionnellement offerte aux voisins après l'abattage d'un porc.

⁸ Julien, premier prénom de M. Julien Joseph Vente.

ça. Toutes les pièces avaient du carrelage par terre. Ce carrelage était passé à la peinture, en rouge brique, en principe tous les 2 ans. Pour l'hiver ils avaient des doubles fenêtres qui s'accrochaient dehors au lieu de volets. Le climat n'était pas plus froid qu'à Gumières. Je n'ai jamais vu des quantités de neige comme ici mais en 5 ans je n'ai pas tout vu.

Les étables et écuries étaient pavées en brique. Il fallait les laver avec le jet d'eau, les samedis. J'ai vu la maison : ils avaient salon avec canapé, une grande salle à manger... Croyez-moi, pour des paysans, c'était un intérieur impeccable que je n'avais pas chez moi. Ma mère balayait encore avec un balai en genêt.

Chauffage

Pour le chauffage, les propriétaires avaient droit à des stères de bois, surtout du hêtre, qui venait des forêts de l'État. A chacun, l'État vendait 2 ou 3 stères. Alors vous alliez dans le bois avec le patron. Il savait ce qu'il devait avoir. On lui faisait voir le bois, on l'amenait à la maison avec les chevaux. Je le coupais avec la scie circulaire. Mais ce n'était pas suffisant, il y en avait guère. Les patrons utilisaient surtout des briquettes de charbon. Leurs feux étaient hauts, tout en carreaux de faïence. Dans le foyer on pouvait mettre 7 ou 8 briquettes ; ça tenait le feu toute une matinée.

Et on allait les chercher dans cette fabrique de charbon avec le cheval. Les premiers temps le patron prenait son vélo. C'était à 6 km, mais moi je ne connaissais pas les lieux. Il m'expliquait en allemand... mais qu'est-ce que ça voulait dire ? C'était qu'avec des signes qu'il me faisait voir la route.

Chez le dentiste

Un moment, j'ai eu mal aux dents, c'était affreux !... Le dentiste, qui habitait juste la maison voisine de la ferme, était un des grands amis de mon patron. Ils se visitaient deux ou trois fois par semaine. Mon patron m'a accompagné chez le dentiste parce que je n'aurais pas eu le droit d'entrer. Le gardien aussi le savait. Le dentiste m'a fait l'appareil qui était cassé. Je ne sais pas qui a payé, peut-être le patron. On ne m'a rien demandé. De toutes façons je n'avais pas de sous. Il y avait une salle d'attente, le cabinet était bien. Le dentiste était déjà âgé. Il ne travaillait peut-être pas beaucoup, je ne sais pas.

Une angine

Je n'ai jamais été vraiment malade, une grippe, un rhume, c'est tout... Une fois j'ai attrapé une angine. Je l'ai dit au patron. C'est que je ne pouvais pas manger tellement ça me gênait. J'ai passé deux ou trois nuits où ils m'ont fait coucher chez eux. Ils ont fait venir le soldat qui nous gardait et puis ils ont dit : "Nous, on le fait coucher là".

C'était une religieuse qui faisait l'infirmière qui m'a soigné. Devinez quels pansements elle m'a fait ? Des pommes de terre cuites à l'eau dans un bas de dame comme sac mises autour du cou en cataplasme. Et ça m'a fait du bien.

Elle était du pays, habillée en religieuse mais je ne sais pas qui c'était. Une infirmière certainement mais je ne sais rien de plus. Les patrons l'avaient appelée et avaient prévenu le gardien qu'ils me gardaient chez eux pour que je couche plus convenablement.

Les locataires de la maison

Les bâtiments étaient très grands. Dans la ferme logeaient les deux familles des patrons et deux autres locataires. L'un des locataires était un ancien capitaine de la guerre de 14. Il n'avait pas eu d'enfants et avait un fils adopté. Ce garçon était ingénieur mais je ne me rappelle plus au juste ce qu'il faisait. Comme il était né de famille juive il avait perdu son emploi et il était venu se retirer chez ses parents adoptifs. Il parlait très bien le français. Il m'avait raconté qu'il avait fréquenté une fille de France, de Lons-le-Saunier. Les autres locataires, c'était une femme et son mari. Lui était mobilisé dans l'aviation.

Les poules du voisin

En Allemagne, il y avait pas de bureaux de tabac, les cigarettes et le tabac s'achetaient dans les épiceries, les drogueries. Il y avait une dame qui tenait une droguerie. Son mari était très bien. Il venait aider à la ferme pour faire les foin. J'allais leur chercher le charbon chaque année. Il avait quelques canards et 4 ou 5 poules. Ils ne pouvaient pas trouver facilement du grain. Alors ils me disaient comme ça, le peu qu'on se comprenait : "Si vous pouviez avoir du grain ?" Alors moi, le soir, en hiver, je mettais la capote sur les épaules et dans un petit sac [j'apportais du grain]. C'était nuit, il y avait un couloir pour rentrer chez eux, mais je ne rentrais pas. Je posais seulement le sac. Alors, par son mari qui venait aider chez les patrons, elle m'a fait passer une boîte de cent cigares.

Un décès dans la maison des patrons

Un jour un locataire des patrons, l'ancien capitaine de 14-18 est mort. Pendant deux jours, on n'a pas sorti les chevaux. Le cercueil avait été descendu dans l'entrée, sous la voûte où on passait pour entrer dans la cour qui était fermée par un grand portail en bois. Ils ne le gardaient pas dans une pièce de la maison comme on faisait chez nous au vieux temps.

Sur le cercueil, il y avait une petite trappe au niveau du visage, une sorte de claire-vue. Ceux de la famille qui voulait voir le mort l'ouvrait avec une tirette. Après ils l'ont emmené au temple, mais nous, les prisonniers, on n'avait pas le droit d'y aller.

Quand on enterrait quelqu'un, une fois la fosse ouverte, on ne voyait pas la terre sur les côtés. Elle était cachée par une sorte de grillage avec de la verdure, de la dimension de la fosse et qui descendait jusqu'au fond. Avant d'enterrer le cercueil on retirait ce grillage. Vous ne voyiez pas de terre... Le cimetière était un peu surélevé. C'est tellement plat qu'il avait fallu remblayer, amener des tonnes de remblais pour faire le cimetière. Tout autour il y avait des acacias.

Je me rappelle que pendant les bombardements, parfois, on allait s'y camoufler. Je ne sais pas pourquoi, ça ne servait à rien, mais il y avait alerte. On se piquait les oreilles si on ne faisait pas attention, parce que les acacias ont des épines. Il y avait des alertes toutes les semaines, tous les jours presque, surtout à la fin de la guerre. C'était plutôt sur Berlin, les premières années. Nous, on était à 70 km de Berlin.

La libération

Deux évacuations de suite

[première évacuation]

J'ai été libéré par les Mongols. Ils étaient rentrés dans la petite ville où j'étais. Mais après ils avaient fait marche arrière avant de reprendre position. On nous a fait évacuer. La patronne, la femme de mon patron, était paralysée à la fin. Elle ne se levait pas, il fallait la bouger, la tirer. Il m'est arrivé de la porter.

Les Mongols ! Personne n'avait confiance. Quand on est revenus après la première évacuation, il y avait encore les Mongols tout de suite après. Vous les trouviez dans la rue. Il y en a un qui m'avait donné une espèce de liquide dans une bouteille. Il voulait que j'en boive. C'était du machin russe, de la vodka... et puis c'est qu'il insistait !

[deuxième évacuation]

On est partis avec les chevaux et avec cette jeune fille, leur petite-fille avec tous les gens du coin. On a campé dans un bois, peut-être à 10 km du départ, je ne sais pas au juste. Il y avait avec nous le curé protestant, le pasteur qui parlait le français mieux que moi. Il avait des liqueurs françaises qu'il avait emportées avec lui. On les a bues et alors on avait attrapé une de ces

"lourdes" ! Il nous en fallait peu évidemment... On s'est couchés dehors au pied d'un arbre. J'avais attaché les deux chevaux à un arbre. Le lendemain je ne les retrouvais plus. Et puis, de là, ils nous ont évacués un peu plus loin.

Avec ces Mongols, on est partis à pied. On a fait je ne sais pas combien de kilomètres, au moins pendant dix jours, à travers bois. On couchait dehors. On trouvait toujours du ravitaillement parce que les gens avaient tellement peur des Russes qu'ils nous appelaient pour rentrer chez eux quand on passait. Il leur semblait que ce serait une protection.

Une fois je me rappelle qu'on passait près d'un étang. Il y avait des Russes qui pêchaient avec des espèces de petites grenades. Ils tuaient le poisson qui montait en surface. Ils nous ont pas laissé passer. La nuit, on a couché dans un bois de pin qui était là. Sur le matin on est repartis, les gardiens avaient changé. On est passés et ils ne nous ont rien dit.

Les civils et la jeune fille, la petite-fille du patron qui était là, dormaient dans les maisons, dans une chambre. Nous, on couchait dehors ou dans une grange mais enfin on n'était pas mal. Tout ça a duré peut-être une quinzaine de jours. Les Mongols étaient partis et c'était les Russes qui arrivaient. Les Mongols prenaient juste le contact avec l'ennemi. Ils se battaient et quand c'était fini et qu'ils avaient été vainqueurs dans le coin, c'était d'autres Russes qui venaient. Les Mongols, je ne sais pas s'ils savaient lire, s'ils savaient écrire...

Adieux...

Quand je suis parti la petite-fille de mon patron dont le père était commandant de marine et qui était venue se retirer chez son grand-père m'a donné sa chevalière et sa montre-bracelet pour me dire au revoir. Elle aurait voulu que je reste là-bas. Mais, la situation, pas d'argent, rien... ça ne me plaisait pas.

En revenant j'ai donné la bague à ma sœur, celle qui est morte. Elle m'a dit : "Oh ! je la veux pas !" Moi je lui ai répondu : "Je ne vais pas porter une chevalière pour dame, tu la donneras". Maintenant c'est une de mes petites-nièces que j'ai à Montbrison qui l'a. On est partis à pied, il y avait l'Elbe et la Mulde, à la limite des troupes américaines et des Russes. On est allés à la rencontre des Américains entre les deux fleuves.



Photographiée dans un tramway, une petite-fille d'Hermann Ackermann, le patron de la ferme. Elle travaillait à Berlin et à la fin de la guerre, elle était venue se réfugier chez ses grands-parents à Kemberg [photo 9 x 13]

Le retour

Après on est arrivés là-bas. Les Américains se sont occupés de nous. On devait revenir par avion le soir. Il y a eu un contre-ordre. Il est arrivé des femmes déportées politiques qui ont eu la priorité sur nous. Ce sont les femmes qui sont parties en avion. Nous, on est partis la même nuit mais par le train.

Ca fait que je suis revenu en train. C'était long et difficile parce qu'il fallait laisser passer les convois alimentaires et d'autres... Il y avait tellement de dégâts sur les voies, des rails cassés, tout ça. Parfois le train se garait trois heures là pour ne pas se rencontrer avec l'autre train qui devait passer. J'ai vu des rails de chemin de fer défaits et relevés de la hauteur de mes fenêtres à cause des bombardements. Il y avait eu des bombardements affreux.

Moi, d'Allemagne, je me suis que vu à Saint-Etienne. On nous avait remisés à côté de la gare, là-bas, dans un hôtel. C'est Damon (Piron) qui est venu nous chercher pour nous emmener à Gumières. On était désorientés. Avoir passé cinq ans comme ça, sans pouvoir assez parler, c'est pénible. La vie était changée à 80 %. On savait qu'on était en France, tout ça, mais sans apprécier un gros plaisir, tout de suite, non. Après si.

Au retour, en arrivant, j'ai touché 400 francs pour 5 ans de prisonnier avec une paire de souliers et un costume. Un costume en coton coûtait alors 250 ou 300 francs. Pour toute l'année un ouvrier agricole de 18 ou 20 ans gagnait 2 000 F, a peu près 10 F la journée.

*

* *

Aujourd'hui, à propos de Peter, le professeur de français d'Allemagne du Sud qui vient me voir chaque année, il y en a qui me disent : "Tu attires les Allemands, on ne dirait pas que tu as été prisonnier, toi".

Je leur dis : "Mais il n'était même pas né quand j'étais en Allemagne, alors je ne peux pas avoir de mauvais souvenirs de lui. C'est pas parce qu'ils sont allemands que je peux les critiquer".

Joseph Vente

*(propos enregistrés, chez Joseph Vente, à Prolanges, commune de Gumières,
en juin et juillet 2005)*

Les amis allemands



Joseph Vente entouré de ses amis allemands : Peter et Sigi Knaupp

Lanphen, le 5 janvier 1936

Lieber Herr Vente!

Vos meilleurs vœux
pour votre anniversaire,
surtout bonne humeur
et bonne santé!

Pour nous, vous êtes
un vrai témoin du
passé douloureux de nos
deux pays et de la

situation actuelle qui est
caractérisée par un bel
optimisme.

Vous êtes un véritable
ami et nous sommes très
heureux d'avoir pu faire
votre connaissance qui
nous est si chère.

Permettez-nous de vous
faire la bise

Sigi et Peter
avec Ursula et Thilo

Lettre adressée le 5 janvier 1936 à Joseph Vente par ses amis allemands pour son 80^e anniversaire

L'auteur

Joseph Vente est né le 12 janvier 1916, au pied du bourg de Gumières, dans une famille très modeste comptant sept enfants. Son père meurt accidentellement alors qu'il n'a que deux ans et demi. Il passe son enfance et sa jeunesse dans son village natal, allant très tôt travailler chez les autres.

Le 15 octobre 1936, il est incorporé au 4^e régiment d'artillerie de Colmar pour un service militaire de deux années. Il revient au pays en octobre 1938, mais pour peu de temps. Cinq mois plus tard, le 19 mars 1939, il est rappelé sous les drapeaux. Puis la guerre éclate. Il est fait prisonnier le 24 juin 1940 et subit une captivité de cinq ans en Allemagne. Il ne revient à Gumières qu'en juin 1945. De 1936 à 1945, neuf années de sa vie ont ainsi été sacrifiées... Il a été longtemps délégué cantonal de l'association des anciens combattants et a reçu la croix du combattant.

Depuis une trentaine d'années, Joseph Vente, le *tonton Joseph* comme tous ceux qui le connaissent l'appellent affectueusement, vit à Prolanges. C'est un observateur plein de finesse des choses et des gens...

En 1998, Joseph Vente avait déjà raconté quelques souvenirs d'enfance pour *Village de Forez* dans "Gumières, mon village, il y a soixante ans", supplément au n° 75-76, de septembre 1998.



Joseph Vente décoré par le député Henri Bayard

Table

Préface par Henri Clairet, maire de Saint-Jean-Soleymieux	p. 2
Introduction par Maurice Damon (<i>Village de Forez</i>)	3
Le service militaire	
De Colmar à Mailly	5
<i>La grande illusion</i>	6
Ordonnance du colonel	8
La guerre est déclarée	
Le canon de 1975	9
Les combats toujours en marche arrière	10
Le cessez-le-feu	10
Prisonnier	
Prisonnier en France	11
Le départ pour l'Allemagne	11
L'arrivée en Allemagne	11
Au camp	
Au grand <i>Kommando</i>	11
Le "voleur" de pain	12
Qui sait travailler dans l'agriculture ?	12
Au <i>Kommando</i>	
L'ancienne menuiserie	12
Courrier : des cartes nues et un bout de crayon	14
Des billets qui ne valaient rien du tout	14
La mort d'un camarade	14
Nos affaires personnelles	15
Les vêtements et chaussures	16
La plaque d'identité	17
Un copain de l'Allier	17
Les camarades	17
L'ignorance des camps de concentration	18
Refus d'être travailleurs "libres"	18
Les colis	18
Le soir, au <i>Kommando</i>	19
Cinq ans de silence	19
Chez les patrons	
A la ferme	20
Les travaux	22
La culture des betteraves	24
Mon patron, Hermann Ackermann, et sa famille	24
Premier repas à la ferme	27
Repas et boissons	27
La photo d'Hitler	28
L'ordre et la propreté	28
Chauffage	29
Chez le dentiste	29
Une angine	29
Les locataires de la maison	29
Les poules du voisin	30
Un décès dans la maison des patrons	30
La libération	
Deux évacuations de suite	30
Adieux	31
Le retour	32
Les amis allemands	33

Les Cahiers de Village de Forez, n° 15, septembre 2005

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,

42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2005

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.